

Bien différent de ses prédécesseurs, ce pontife était tellement ennemi du faste et de l'ostentation, que sa mère étant venue le voir après son exaltation, sous des vêtements magnifiques, il feignit de ne pas la reconnaître. Comme elle s'aperçut du sujet de son mécontentement, elle quitta le palais et revint avec ses habits ordinaires, alors il la reçut avec effusion de cœur devant toute la cour et la fit asseoir à ses côtés. Les mêmes sentiments d'humilité portaient Benoît à favoriser les frères mendiants, qui ne possédaient ni meubles ni domaines, et vivaient du pain de l'aumône, attendant le soir sur le seuil des demeures qu'on leur offrit un abri pour la nuit.

Ce bon pape appliquait tous ses soins à la pacification de l'Italie et à la réforme des ecclésiastiques; aussi souleva-t-il contre lui une haine violente : les cardinaux, dont il voulait réprimer les désordres, se montrèrent ses plus ardents ennemis, et résolurent de se délivrer d'un censeur incommode. Un jour de grand festin, pendant que le saint-père dînait avec plusieurs d'entre eux, un jeune clerc parut en habit de religieuse du monastère de Sainte-Pétronille, et vint offrir à Benoît, au nom de l'abbesse, qui était l'une de ses pénitentes, un plat d'argent garni de figues nouvellement cueillies; le pape en prit deux et offrit les autres à ses convives, qui les refusèrent pour ne pas en priver sa sainteté. Dans la même soirée, le pape se sentit attaqué de douleurs aiguës dans les entrailles et de vomissements; son médecin reconnut qu'il était empoisonné. Mais il était trop tard pour arrêter le mal, et le vertueux Benoît expira le 6 juillet 1304.

CLÉMENT V,

ANDRONIC II
PALÉOLOGUE,
empereur d'Orient.

200^e PAPE.

PHILIPPE LE BEL,
LOUIS LE HUTIN,
rois de France.

Désordres, débauches et intrigues des cardinaux. — Philippe fait élire Clément V. — Conditions de son pacte avec Philippe. — Le nouveau pape est couronné à Lyon. — Origine des annates. — Le saint-père pille les églises de France. — Persécutions contre les templiers. — Philippe le Bel exige que le pontife condamne la mémoire de Boniface VIII. — Le roi est trompé par le pape. — Philippe est contraint de renoncer à poursuivre la mémoire de Boniface. — Absolution de Nogaret. — Concile de Vienne. — Les princes chrétiens s'engagent à entreprendre une nouvelle croisade en terre sainte. — L'empereur Henri VII envahit l'Italie et s'empare de Rome. — Il est empoisonné par un moine jacobin. — Bulle du pape contre la mémoire de ce prince. — Mort de Clément.

Les funérailles de Benoît XI terminées, les cardinaux s'enfermèrent en conclave à Pérouse pour lui donner un successeur. Dès le premier jour, deux factions également puissantes se partagèrent les voix; l'une avait à sa tête Matthieu Rosso des Ursins et François Gaëtan; l'autre reconnaissait pour chefs Napoléon des Ursins et le cardinal de Prato. Les premiers portaient au trône pontifical un cardinal italien

favorable aux amis de Boniface; les autres opposaient à leurs ennemis un cardinal français partisan de Philippe le Bel et des Gibelins. Au milieu de ces divisions, ils tombèrent d'accord sur un seul point, c'était de ne pas choisir un prêtre vertueux : « Nous ne voulons plus de gueux, » disaient-ils, désignant par ce nom injurieux l'infortuné Benoît.

Aucun des deux partis n'étant décidé à faire des concessions, les cardinaux rompirent le conclave, et retournèrent dans leurs palais reprendre leurs habitudes de débauches avec leurs maîtresses et leurs mignons, sans s'inquiéter des malheurs de l'Église, qui restait livrée à la plus déplorable anarchie. Enfin le cardinal de Prato, qui était vendu au roi de France, entreprit de réunir le conclave et de faire proclamer un pape du parti de Philippe.

A cet effet, il proposa aux deux factions un accommodement qui consistait à laisser aux Guelfes le droit de désigner trois candidats ultramontains, et aux Gibelins la liberté de choisir parmi les trois prélats le souverain pontife. Personne ne vit le piège; la faction du cardinal Matthieu consentit sans peine à nommer les prétendants à la papauté, et présenta trois ultramontains ennemis déclarés du roi de France.

Parmi ces trois candidats, le plus hostile à Philippe était Got, archevêque de Bordeaux; ce fut précisément cet exalté Guelfe que le cardinal de Prato résolut d'amener à son parti et de faire pape. Il adressa au roi une copie du traité des cardinaux, lui fit part de son projet, et lui conseilla de donner un rendez-vous secret à l'ambitieux prélat pour poser lui-même les conditions du pacte.

Philippe écrivit à Bertrand de Got, et lui désigna une ab-

baye située dans la forêt de Saint-Jean d'Angely, pour avoir une entrevue avec lui. L'archevêque se rendit aux ordres de Philippe, fort intrigué des motifs qui pouvaient déterminer ce prince à lui demander une conférence. Lorsque le roi eut présenté au prélat les lettres dans lesquelles le cardinal de Prato annonçait que le parti des Gibelins n'attendait que son ordre pour proclamer Got souverain pontife, celui-ci se jeta à ses pieds en s'écriant : « Sire, je vois maintenant » que vous voulez me rendre le bien pour le mal, et je me » sou mets entièrement à vous. Commandez, je suis prêt à » obéir. De ce moment, j'oublie mon passé, je renie mes » amis, et je vous fais le sacrifice de toute mon existence. »

Philippe le releva, et l'ayant embrassé, lui dit : « Ainsi donc » il dépend de moi de vous faire pape; mais je ne le ferai » que sous la condition expresse que vous me réconciliez » avec l'Église; que vous rendrez la communion à moi et » à ceux qui ont suivi mon parti; que vous m'accorderez » toutes les dîmes de mon royaume pendant cinq années; » que vous condamnerez les actes et la mémoire du pontife » Boniface; que vous rétablirez entièrement les Colonna dans » leurs biens et dans leurs dignités; enfin que vous ferez car- » dinaux les ecclésiastiques que je vous désignerai. Je me » réserve en outre de vous déclarer une condition importante » qu'il faut encore que vous acceptiez sans la connaître. »

L'archevêque fit serment sur l'hostie d'exécuter entièrement les volontés du roi, et lui donna en otage pour garantie de sa promesse, un de ses frères et deux de ses neveux. Un courrier fut expédié incontinent à Pérouse, au cardinal de Prato, et le lendemain celui-ci se présenta au conclave pour

proclamer Got souverain pontife. Les Guelfes entonnèrent immédiatement le *Te Deum* pour célébrer la grande victoire qu'ils avaient remportée, croyant avoir élevé sur la chaire de l'Apôtre le plus cruel ennemi du roi de France.

Bertrand de Got était né à Villandrau, dans le diocèse de Bordeaux, et descendait d'une ancienne famille; son père était chevalier et son oncle évêque d'Agen. Destiné dès sa plus tendre enfance à la cléricature, il avait étudié le droit canon et avait acquis une connaissance approfondie des textes de l'Écriture sainte. Boniface VIII, qui préférait aux prêtres vertueux des hommes fourbes et immoraux, l'ayant jugé digne de sa protection, l'avait élevé d'abord au siège de Cominges et ensuite à l'archevêché de Bordeaux.

Dès qu'il eut reçu le décret de son élection à la papauté, Bertrand de Got quitta son diocèse, parcourut triomphalement les villes du midi de la France, et se rendit à Montpellier pour recevoir le serment d'hommage lige de Jacques d'Aragon, qui mit sous la protection du saint-siège son royaume de Sardaigne et de Corse. Ensuite le pape se rendit à Lyon pour se faire consacrer, et envoya l'ordre aux cardinaux de passer les monts pour assister à son couronnement. Il écrivit également aux rois de France et d'Angleterre, ainsi qu'à un grand nombre de princes, pour qu'ils vinssent augmenter l'éclat de cette imposante cérémonie.

Matthieu Rosso des Ursins, doyen du sacré collège, en recevant les ordres impérieux du nouveau pontife, dit au cardinal de Prato : « Votre ruse nous a livré entre les mains » d'un Gascon, et vous serez cause que nous abandonnerons » pour longtemps nos magnifiques palais. »

Néanmoins il fallut se conformer aux instructions du pape; les cardinaux se rendirent à Lyon et procédèrent au sacre : les cérémonies habituelles de la chaise percée eurent lieu dans l'église de Saint-Just, le 14 novembre 1305, en présence d'un immense concours d'évêques, d'archevêques, de rois, de princes et de seigneurs. Matthieu Rosso posa ensuite la couronne pontificale sur la tête de Got, qui prit le nom de Clément V.

Après la messe, le saint-père reprit le chemin de son palais, suivi des cardinaux, des nobles et des moines, et escorté d'un peuple immense : le roi de France et le roi d'Aragon conduisaient par la bride le cheval blanc sur lequel était monté le pape, revêtu des ornements sacerdotaux et la tiare au front. La procession étant arrivée au bas de la colline où est bâtie l'église de Saint-Just, les rois cédèrent leur place aux côtés de Clément, à Charles de Valois et à Louis d'Évreux, les deux frères de Philippe. A peine ce changement était-il fait, qu'un horrible craquement se fit entendre; un vieux mur, sur lequel on avait établi un échafaud, s'écroula sur le cortège, et entraîna dans sa chute tous les malheureux qu'il portait. Le comte de Valois et le roi de France furent gravement blessés; le pontife lui-même fut renversé de cheval, et dans le tumulte on arracha de sa tiare un gros diamant d'une valeur considérable; son frère, Gaillard de Got, fut tué sur la place, ainsi que le duc de Bretagne et un grand nombre de seigneurs et de prêtres.

Plusieurs cardinaux, déjà mécontents de Clément V, prirent occasion de cet accident pour manifester hautement leur dessein de retourner en Italie; mais le pape leur déclara net-

tement qu'il saurait les contraindre à obéir à ses volontés, et à habiter la ville qu'il lui conviendrait de choisir.

Quelques jours après, Clément célébra sa première messe pontificale, et donna un grand festin à toute sa cour : comme on doit le supposer, les mets et les vins les plus exquis de France y furent largement prodigués; aussi, vers la fin du banquet, les têtes étant échauffées, on ne garda plus de retenue. Une parole imprudente fit éclater une querelle entre les cardinaux et le saint-père; des injures on en vint aux coups, les poignards sortirent du fourreau, et un des frères du pape fut tué sous ses yeux. Clément, qui venait de perdre si malheureusement deux de ses frères, sentit la nécessité de renforcer son parti, et créa dix cardinaux français. Ensuite il révoqua les bulles lancées par Boniface VIII contre les Colonna, et rendit le cardinalat à Jacques et à Pierre, avec pouvoir de parvenir à toutes les dignités de l'Église, même au souverain pontificat.

Pendant son séjour à Lyon, le pontife, quoique très-affligé de la mort de ses frères, n'oublia pas les intérêts de son siège; il extorqua des sommes énormes aux évêques et aux abbés de France qui venaient à sa cour; et lorsqu'il s'aperçut que la crainte d'être imposé pour les besoins de l'Église empêchait le clergé de le visiter, il prit le parti de faire lui-même sa tournée dans les diocèses; il parcourut successivement un grand nombre de villes, et partout il enleva les trésors des églises et des monastères; on rapporte qu'il lui fallut cinq jours entiers pour faire enlever de la riche abbaye de Cluny l'or et l'argent qu'il trouva dans les caves des moines. Il obligea l'archevêque de Bourges, Gilles, à lui

payer une amende si forte, que depuis ce moment le malheureux prélat fut réduit à vivre du pain de l'aumône, et cela pour avoir manqué de faire sa visite au saint-père. Non content de ce qu'il extorquait par lui-même, Clément, de retour à Bordeaux, envoya trois légats, Gentil de Montésiore, Nicolas de Fréauville et Thomas de Jorz, pour pressurer le bas clergé de l'Église gallicane. Ceux-ci imposèrent aux prêtres des contributions si onéreuses, et en exigèrent le payement avec une telle rigueur, que dans leur désespoir ils en adressèrent des plaintes au monarque.

Philippe chargea Milon de Noyers, maréchal de France, de réclamer au saint-père contre ses exacteurs et d'obtenir leur révocation. Mais cette ambassade, bien loin d'arrêter le mal, l'augmenta : le pape, craignant qu'on ne prît des mesures énergiques pour entraver son exploitation financière, voulut presser les rentrées d'argent; il ordonna à ses légats d'augmenter de sévérité et de mettre à l'enchère toutes les dignités ecclésiastiques. Il résolut en outre de se servir des tribunaux de l'inquisition, dont Blanche de Castille et saint Louis avaient doté la France, pour s'attribuer les bénéfices des décrets du quatrième concile de Latran, portant que les biens des hérétiques et de leurs complices appartenaient au saint-siège, sans que les enfants ni les parents des condamnés pussent en réclamer la moindre partie. Comme Philippe le Bel était le seul qui pût lui faire une opposition sérieuse, il se détermina à l'associer à ses bénéfices, et lui offrit le partage des immenses richesses des templiers et des hospitaliers, qu'il se proposait d'attaquer comme hérétiques.

Ce projet infernal, sorti du cerveau d'un pape, était digne

d'un roi. Clément V et Philippe IV tombèrent bientôt d'accord pour l'exécution : le saint-père adressa une lettre au prince à ce sujet, et lui fixa un rendez-vous à Poitiers, où il demeura presque une année, retenu au lit par une maladie grave, causée par ses débauches avec ses mignons et avec la belle comtesse de Foix, sa maîtresse. Néanmoins ce temps d'inaction ne fut pas entièrement perdu pour le pape, car, après son entrevue avec le roi, il put méditer à son aise les moyens d'exterminer plus facilement les templiers et les hospitaliers.

Voici la ruse à laquelle Clément s'arrêta : d'abord il fit prêcher une nouvelle croisade en Europe et même en Syrie; ensuite il envoya en Palestine, aux grands maîtres des ordres du Temple, une lettre ainsi conçue : « Nous vous informons, » mes frères, que nous sommes instamment sollicité par les » rois d'Aragon et de Chypre, qui nous réclament des se- » cours pour la terre sainte. Nous vous ordonnons de venir » nous trouver en France aussi secrètement que possible, » afin d'en délibérer avec nous. Vous aurez soin, également, » d'apporter des sommes assez considérables pour équiper » une nombreuse armée. »

Jacques de Molay, grand maître des templiers, obéit aux injonctions du saint-père; mais Foulques de Villaret, grand maître des hospitaliers, occupé au siège de l'île de Rhodes, ne put quitter son armée; ce qui retarda la ruine de son ordre : quant à l'infortuné Molay, il débarqua en France et vint se livrer à ses ennemis. Il avait été convenu entre Philippe le Bel et le pape que les chevaliers du Temple seraient arrêtés au même instant dans les différents royaumes

chrétiens; qu'ils seraient abandonnés aux inquisiteurs comme suspects d'hérésie; qu'on s'emparerait de leurs biens au nom de l'Église, et qu'on les ferait périr sur les bûchers, après les avoir appliqués à la question pour leur faire avouer des crimes imaginaires.

L'exécution de cet affreux complot ne se fit pas attendre; le pape prévint les rois d'Aragon, de Castille et de Portugal de sa détermination d'anéantir les templiers, et au jour fixé ils furent tous arrêtés et plongés dans les cachots de l'inquisition. L'iniquité des juges fut telle, que l'on fit grâce de la vie à un meurtrier, appelé Squin de Florian, qui était enfermé avec un chevalier, parce qu'il déposa que son compagnon lui avait révélé les crimes et les impuretés qui se commettaient lors de la réception des templiers.

Squin de Florian, le voleur et l'assassin, fut reçu en audience publique par le pape et par le roi, comblé de présents et glorifié pour son zèle religieux.

Après un semblable encouragement à la délation, des milliers de calomniateurs surgirent de tous côtés, et la besogne des inquisiteurs en devint plus facile. Du reste, ils étaient suffisamment encouragés par Philippe le Bel et par Clément, qui présidaient aux auto-da-fé : l'Italie, l'Allemagne, l'Espagne, la France surtout, virent s'élever un nombre prodigieux de bûchers qui consumèrent ces malheureuses victimes de la cupidité d'un pape et d'un roi.

Ces sanglantes exécutions terminées, les deux exécrables tyrans se partagèrent les richesses des templiers; Philippe garda les terres, Clément prit tous les ornements d'or et d'argent et les espèces monnayées, qui lui servirent à payer